

dans son intégralité comme une seule puissance, une seule volonté d'amour, une intellection unique, soit toute la déité participée. Quant à la doctrine de la grâce, elle n'a jamais été discutée dans l'Orient chrétien. Prometteuse de l'Enfer pour ceux qu'un Dieu avaricieux n'a pas élu, la prédestination n'y a jamais eu droit de cité. Quoique vulnérable, l'image, propriété de l'essence humaine, est invulnérable, car elle se fonde sur un principe garantissant une certaine ressemblance, le Saint-Esprit qui habitant le *noûs* rend l'âme déiforme. La grâce en somme se présente comme vivifiante et génératrice d'innombrables charismes. L'Esprit-Saint est l'agent de la résurrection humaine. Experte en théologie orthodoxe, spécialiste de la littérature française du Moyen Âge, M. Lot-Borodine maîtrise une érudition tout à fait exceptionnelle qui lui permet de faire ressortir les éléments saillants d'une tradition millénaire, aussi bien dans les mondes grec et russe de toutes les époques que dans celui du Moyen Âge ou du protestantisme. Emporté par une sorte de lyrisme mystique, le livre embrasse une foule de notions parfois un peu énigmatiques. La n. 16 de la p. 82 contient un texte latin (sans référence) pris à la *Vita* athanasienne. Ce choix d'une version latine est surprenant, alors que l'original d'Athanase est transmis par plus de 165 manuscrits (G.J.M. Bartelink, *Athanase d'Alexandrie. Vie d'Antoine*, Paris, SC 400, 2004, p. 77). P. 204 Il est dommage que l'auteur n'ait pas davantage visé à simplifier son style : la parenthèse « le *spiraculum* de Grégoire de Nazianze et d'Eckhardt » n'explique évidemment rien et prête même à sourire. On voit bien que ces pages ne sont pas nécessairement d'accès facile. On relèvera les néologismes toujours expressifs certes, mais en nombre tel qu'ils finissent par fatiguer le lecteur. On peut supposer qu'ils tiennent à la familiarité de l'auteur avec des langues comme le russe ou le grec, où ils sont facilement admis. Assez importante, la bibliographie offre des titres d'études publiés avant 1970, ainsi que des éditions de la collection des Sources chrétiennes et la traduction des *Moines d'Orient* par le P. Festugière. On ne voit pas que l'éditeur se soit efforcé de la rajeunir depuis lors, malgré quelques compléments de l'éditeur (e. g. p. 129, n. 55 ; p. 150, n. 76). On le regrettera, car nombre de travaux portant sur des auteurs fréquemment cités ici eussent mérité au moins une mention. Qu'il suffise de citer, par exemple, pour Nicolas Cabasilas, *La vie en Christ* I-II par Marie-Hélène Congourdeau, Paris, 1989-1990 (SC 355-361). En revanche, elle ne reprend pas normalement ceux qui figurent dans les notes, ce qui est regrettable. Personne n'attendait d'un livre comme celui-ci une suite de démonstrations en bonne et due forme ; les références, par exemple, y sont fréquemment approximatives. Néanmoins, il renferme une foule de pages marquantes propres à faire naître des réflexions fécondes. Incontestablement une lecture vivifiante et éclairante à recommander à toute personne qu'intéresse l'histoire de la spiritualité.

Jacques SCHAMP

J.H.W.G. LIEBESCHUETZ, *Ambrose and John Chrysostom. Clerics between Desert and Empire*. Oxford, University Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XII-303 p. Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-959664-5.

Bénéficiaires d'une excellente formation rhétorique, dotés d'un caractère bien trempé, Ambroise et Jean Chrysostome eurent à lutter durement tous deux contre le pouvoir impérial, mais le combat, à une bonne dizaine d'années d'intervalle, se solda

par un beau succès pour l'un († 4 avril 397), par un échec, l'exil et la mort pour l'autre († 14 septembre 407). Auteur de livres célèbres sur Antioche et sur s. Ambroise, J.H.W.G. Liebeschuetz devait fatalement être tenté par une étude comparative de deux des vedettes du christianisme à la fin du IV^e s. et au début du V^e. Elle repose sur d'intéressantes considérations à propos du développement des tendances ascétiques durant les derniers siècles de l'Antiquité classique, jusqu'au moment où en écrivant sa vie, Athanase réussit à ériger Antoine en modèle. Durant ces décennies décisives, l'ascétisme devint, à partir de l'Orient, l'Égypte d'abord, mais aussi la Syrie, une sorte de « mouvement de masse » et tendit même à se créer des institutions appropriées. Devant les souverains, Ambroise et Chrysostome n'hésitèrent jamais à exprimer en toute franchise leur conception des rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir politique. Sur le plan religieux, le souverain n'a pas le droit d'imposer son autorité à celui qui a reçu sa loi de Dieu même. La *παρορησία* dont ils usèrent tous deux peut revendiquer comme précédents des stoïciens du Haut Empire, comme Thraséa et C. Helvidius Priscus, ou des cyniques, mais aussi les martyrs dans les *Actes* authentiques. On pourrait presque se demander si les dates suggèrent une sorte de passage de témoin : Ambroise était à peine au tombeau que Jean était appelé à Constantinople et intronisé comme évêque, le 26 février 398. Ambroise était promis à une carrière au plus haut niveau dans les organes de l'Empire d'Occident : fils d'Ambrosius, qui fut préfet du prétoire des Gaules sous Constantin II, avocat à la cour du préfet du prétoire d'Illyricum et *assessor* de Petronius Probus, il était gouverneur d'Émilie et de Ligurie quand, de rang sénatorial, il fut élevé à l'épiscopat en 374. Les attaches de Jean Chrysostome avec la *pars* occidentale sont-elles aussi avérées que l'affirme J.H.W.G. Liebeschuetz ? Son père s'appelait Σεκοῦνδος (Socr., *HE.*, VI, 3, 1) ; on lui connaît une tante paternelle, une *διακόνισσα* nommée Sabiniana (J. Chrys., *L. à Olympias*, 6, 4, p. 130 Malingrey ; Palladios, *Histoire lausiaque*, 41, 4 p. 210-212 ; la référence de Liebeschuetz, p. 126, n. 12 est à corriger) ; bien que sa mère, Anthousa, fût une hellénophone de haut lignage, Jean maîtrisait le latin, au point d'oser s'exprimer en public dans cette langue (Ps.-Martyrios, 50). Dans ce cas, la conclusion de Baur, Chr. (*John Chrysostom and His Time* I, Antioch, Londres-Glasgow, trad. Sœur M. Gonzaga, 1959) « Chrysostom never understood any other language » (sc. than Greek) serait erronée. Comme Ambroise, il perdit son père quand il était encore tout enfant. Rêvait-on aussi pour lui d'une carrière officielle ? La suggestion vient elle aussi de Socrate (VI, 3, 2) : « ayant l'intention de se destiner au barreau ». Ainsi s'expliquerait l'inscription dans les classes de Libanios. Toujours est-il que s'il renonça au tribunal, ce fut à l'instigation d'un autre Antiochéen, le fils de Pompeianus, Évagrius, un parfait bilingue, lui aussi élève de Libanios et du philosophe Andragathios (?) (Socr., VI, 3, 2). Jean aurait donc des relations régulières avec la partie occidentale de l'empire. Le savant historien consacre des chapitres longs et minutieux à l'évolution spirituelle de Jean Chrysostome, à qui sont consacrés à peu près les deux tiers du livre : moine d'abord, le Saint refusa longtemps d'endosser la prêtrise, chargée de responsabilités trop lourdes. Défenseur dans son *Adversus oppugnatores vitae monasticae* de la vie monastique et auteur de nombreux écrits ascétiques, il se résolut à proclamer la supériorité de la vie du prêtre, à ses yeux bien plus exigeante que celle du moine. Méfiant à l'endroit des femmes, Jean prônait l'ascétisme pour tous ; le résultat fut la création d'une nouvelle identité, conforme au plan

de Dieu. Souvent, on a établi un lien de cause à effet entre les relations difficiles de Jean avec l'impératrice Eudoxie et sa chute finale. La reconstruction des événements fournie par Liebeschuetz ne va pas nécessairement dans ce sens. Certes, le fameux sermon sur la danse d'Hérodiade (novembre 404 probablement) déplut en très haut lieu. Jean n'eut certes jamais le caractère accommodant, et on ne voit pas qu'il tâchât d'entrer en contact avec Arcadius. En revanche, ce dernier soutint longtemps son évêque, et il ne lui retira son appui que lorsque, conformément au droit canon, Jean refusa d'instruire le procès de Théophile, le patriarche d'Alexandrie. À la fin de 404, Arcadius fit savoir que ni l'impératrice ni lui ne prendraient part à Sainte-Sophie aux fêtes de la Noël : ils ne pourraient pas communier avec lui avant qu'un synode d'évêques ne l'eût formellement autorisé, après l'affaire du Chêne, à reprendre ses fonctions et responsabilités d'évêque. Confiné chez lui, Jean ne pouvait empêcher ses partisans et adversaires de se disputer, dût le sang couler, la maîtrise des rues. Eudoxie elle-même se chargea-t-elle d'essayer de le convaincre de partir de son plein gré ? L'appel à l'aide de l'ouest resta de toute façon sans effet. Outre qu'il n'avait ni la formation ni l'habileté diplomatique d'Ambroise, dont il avait peut-être lu des écrits et certainement médité l'exemple, l'évêque de Constantinople se heurtait à un pouvoir politique bien mieux assis qu'en Occident. La démonstration sur Jean Chrysostome se fonde en particulier sur une étude minutieuse de la chronologie des œuvres composées à Antioche ou dans les environs. La bibliographie est extrêmement riche et très à jour. On y notera seulement des erreurs de graphie dans les noms français, si fréquentes, inexplicablement, sous la plume des anglophones en particulier (p. ex. « Pashoud » pour « Paschoud »). L'index porte aussi sur les notions principales abordées dans l'ouvrage. On l'a vu, il y avait matière à dresser un bilan comparatif de l'action littéraire, théologique et politique des deux personnages. Liebeschuetz l'a établi à travers un beau livre passionnant et fort joliment présenté.

Jacques SCHAMP

Henriette HARICH-SCHWARZBAUER, *Hypatia. Die spätantiken Quellen*. Eingeleitet, kommentiert und interpretiert. Berne, P. Lang, 2011. 1 vol. 15 x 23 cm, XII-385 p. (SAPHENEIA, 16). Prix : 60 €. ISBN 978-3-0343-0699-7.

Qui ne connaît Hypatie, figure emblématique de la fin de l'Antiquité ? Elle a fait lever une vaste littérature où, depuis le XVIII^e siècle, l'érudition la plus solide dispute la palme à l'imagination pure. On verra une preuve de ce succès dans le fait que le beau petit livre de Marie Dzielska, dont l'original en polonais date de 1993, a reçu les honneurs d'une traduction française (*Hypatie d'Alexandrie*, Paris, 2010, Antoinette Fouque, coll. Des femmes). Philosophe néoplatonicienne, astronome d'Alexandrie, elle fut assassinée par des moines d'Alexandrie en 415 ou 416. Professeur de philologie latine à l'Université de Bâle, H. Harich-Schwarzbauer a eu l'excellente idée de publier sa thèse d'habilitation (Graz, 1997) qui forme la base du présent volume. Pouvait-on écrire une sorte de biographie de la savante alexandrine ? En fait, les sources grecques et latines aujourd'hui disponibles, dont H. Harich fournit aussi une traduction, se ramènent à un ensemble de huit textes de longueurs et d'importances variables, des *Lettres* de Synésios de Cyrène, des extraits des histoires ecclésiastiques